

et puis, vous faites tant de bien à cette pauvre âme meurtrie par le malheur.

Cela me rappelle l'histoire d'une bouquetière qui vivait de ses rentes il n'y a pas encore bien des années. C'est véritablement un roman, un drame, une féerie que cette histoire d'Isabelle, la bouquetière du Jockey-Club, que tout le monde connaissait à Paris.

Il y a . . . — je ne saurais vous dire au juste le chiffre, mais il y a de cela un nombre d'années fort respectable, car Isabelle la bouquetière possédait déjà plus de quarante printemps lorsqu'on me raconta son histoire, en mars 1875.—Il y a donc longtemps, un jour de courses à Longchamps, un gentleman, le duc de \* \* \*, remarqua le long de l'enceinte du pesage une petite fille qui tenait des fleurs à la main et qui pleurait à chaudes larmes.

Il l'aborda avec douceur :

—Pourquoi pleures-tu, mon enfant ?

—Monsieur, parce que je ne peux trouver personne qui achète mes fleurs.

—Moi, reprit le gentleman, je t'achète ce bouton de rose, et je vais te faire vendre les autres.

Là-dessus, il tendit une pièce d'or à l'enfant, et l'emmena dans l'enceinte du pesage au milieu de ses amis, auxquels il redit le gros chagrin de la jeune bouquetière.

La petite fille, un peu étourdie de la fortune qui lui tombait si brusquement, avait mis la pièce d'or entre ses dents, et elle tenait de chaque main une gerbe de fleurs. Sans s'en douter, elle présentait ainsi la physiologie la plus originale et la plus piquante qui se pût voir.

Chacun se récria : “ Tiens ! cette petite qui vend ses roses à vingt francs le bouton ! Voyons, messieurs, ce n'est pas la peine de s'en priver : à vingt francs les roses ! ”

Que vous dirai-je ? Chacun se piqua d'émulation : un quart d'heure après, l'heureuse bouquetière avait épuisé sa provision de fleurs ; et elle emportait vingt ou trente louis dans les poches de son tablier.